

## La description de la Nature : de la stylistique à l'engagement littéraire

**Lúcia Bandeira**

*U. Aveiro (doutoranda)*

[luxband@hotmail.com](mailto:luxband@hotmail.com)

*«La nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir.»*

George Sand, *La Mare au diable*

Le sentiment de la nature, à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle ne se nourrit pas de la lecture des chants; aimer la nature c'est aller vers elle. Ce sentiment s'exprimera par des démarches extérieures. Les poètes, les romanciers et les philosophes vont chercher, dans les champs, l'hospitalité. Le goût des joies rustiques se développera dans toute la France.

En composant l'*Héloïse* en 1761, Rousseau attire l'attention du public sur les rapports de l'être et de la Nature. Cette influence de l'œuvre sur le public, conduira au goût du voyage. Le voyage et les villégiatures deviennent des conditions et des preuves du sentiment de la nature; les gens de lettres vont y porter leur amour.

Que peut-on alors demander à la Nature?

On lui demande de pacifier les âmes douloureuses ou troublées; de cacher les tristesses et les mélancolies; de donner le calme et l'uniformité; de provoquer le rêve. On y puise la paix, le refuge, le calme.

Par cette prise de conscience et par cette inclination, bourgeois et châtelains de Paris acquièrent des maisons de campagne dans les environs. En 1766, Desnos publie *un Atlas chorographique de la généralité de Paris* où sont signalées les positions des villes, des bourgs, des villages, des hameaux, des abbayes, des bois, des prairies, des montagnes, des étangs, des marais, des rivières et des routes. Puis, vers 1780, afin de compléter le travail, il publie *Cartes des environs de Paris* où il situe “ les châteaux et les maisons de plaisance ”. À la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle:

Partout où nous conduirons les voyageurs et les hasards des Mémoires, nous verrons la ville s'ouvrir sur les champs. Gentilshommes et hobereaux bien<sup>1</sup> souvent n'ont jamais quitté leur demeure héréditaire, mais il semble qu'ils n'y mènent plus tous la vie obscure et pesante qui fut la leur au siècle précédent. Ce n'est pas “pour les bergers seuls ou les laboureurs que la campagne a des charmes, nous dit un prêtre comingeois en Gascogne. La plupart des grands s'y fixe par préférence.” Il y a autour d'eux autre chose que des fermes et des bois pour la chasse; il y a des horizons pittoresques et des feuillages qui accueillent la rêverie.<sup>2</sup>

Toutes les classes sociales semblent rêver des campagnes vertes et des maisons où luit le soleil des champs. Les maisons de campagne se multiplient ainsi que les promenades dans les bois et les parcs. Dans son étude, Claude Mornet constate que :

L'enquête, si elle est longue, semble décisive. De 1760 à 1785, nous ignorons encore si l'on aime la nature comme nous entendons qu'on s'y attache aujourd'hui. Mais nous savons du moins qu'on la préfère souvent à la ville pour y vivre à demeure ou dès les beaux jours.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> LESTRADE, J., *Les poésies de M. Bordages, prêtre comingeois* (Revue de Gascogne, Bulletin mensuel de la société historique de Gascogne, 1902), cité par MORNET Daniel in *Le sentiment de la Nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Librairie Hachette, Paris, 1907, p. 36.

<sup>2</sup> MORNET, Daniel; *Le sentiment de la Nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Librairie Hachette, Paris, 1907, p. 36.

<sup>3</sup> Idem, p. 41. Remarquons que Mornet n'oppose pas la ville à la campagne mais la ville à la nature. La ville exclut-elle la nature? Les lexèmes “nature” et “campagne” se (con)fondent-ils?

Cette constatation met en évidence l'évolution sémantique subie par le lexème "nature" en même temps qu'elle nous rend compte de l'établissement d'un nouveau rapport entre la ville et la nature et que la littérature se chargera de traduire et de fixer.

Dans cet acheminement hors des villes aussi bien qu'au-delà des campagnes et du goût du rustique, l'homme du XVIII<sup>ème</sup> poussera plus loin son désir de splendeur. Les voyageurs vont découvrir, au-delà des sensations paisibles des plaines françaises, les aspects sauvages de la montagne. Les Alpes deviennent la révélation ultime de la nature. Dédaignées au XVII<sup>ème</sup> siècle, les Alpes Suisses<sup>4</sup> retiennent la sensibilité des voyageurs du XVIII<sup>ème</sup>. *La Nouvelle Héloïse* va immortaliser le pays de Vaud. Le voyage en Suisse devient à la mode. Les impressions de voyage vont donner lieu à une littérature prospère.<sup>5</sup>

Entre 1750 et 1785, le goût de la nature grandit et prend une place décisive dans les mœurs puisqu'il est possible de rencontrer autour de Paris, à travers la France, dans les vallées et les montagnes de Suisse, des Vosges ou des Pyrénées, la foule sans cesse accrue de campagnards, de promeneurs et de voyageurs. Il est possible d'entrer chez eux, de les accompagner, écouter leurs conversations, de suivre leurs rêveries, assurés que ce ne sont ni séjours, ni voyages, ni rêveries de hasard. Comment les voyageurs peignent-ils la nature qui les entoure?

Loaisel de Tréogat, publie en 1788 *Ainsi finissent les grandes passions ou les dernières amours de chevalier de \*\*\** où il exprime:

De mes fenêtres, je domine une plaine immense et extrêmement fertile. Je vois dans l'éloignement les tours et les clochers d'une ville; derrière, une chaîne de monts incultes, dont la nudité contraste avec la fécondité de la plaine; à gauche, un gros bourg, des vignobles, un ermitage, une rivière, un moulin, des hameaux, des maisons isolées, parmi des bouquets d'arbres.

---

<sup>4</sup> Eugène Rambert (1830-1886), auteur suisse, a consacré de nombreuses études aux Alpes suisses, à sa végétation. Parmi ses nombreux ouvrages, *Le Chevrier de Praz-de Fort* a attiré notre attention par la similitude avec *Les étoiles*, d'Alphonse Daudet. Nous avons pu vérifier que Rambert connaissait l'œuvre de Daudet, notamment *Tartarin sur les Alpes* mais nous n'avons pas pu confirmer si Daudet avait lu Rambert.

<sup>5</sup> Consulter à ce sujet, la bibliographie proposée par Mornet qui rend compte du foisonnement de titres sur les voyages.

Une longue description de la nature nous est offerte sans que toutefois les sentiments produits chez l'auteur n'en ressortent. On assiste donc à une suite de généralités vagues chez certains auteurs qui se proposent de décrire pour décrire. Jean-Jacques Rousseau et d'autres qui le suivirent voyaient dans la nature des émois sentimentaux; outre les descriptions, ils peignaient également l'esprit face à la beauté des combinaisons des trésors de la nature. L'âme des poètes se lie à la nature et aux lettres sans aucune loi impérieuse. La vision de la nature s'émancipe.

Au contact avec les mœurs, les lettres se transforment, s'adaptent. La philosophie de l'âge d'or qui s'organise dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle et s'affirme au moment même où le sentiment de la nature semble grandir, vient donner à la convention poétique l'appui de la raison. Arthur Young en 1787, attribue à Rousseau une part essentielle dans le goût renouvelé des maisons de campagne. Rousseau est devenu, pour l'opinion, celui qui éternisait la plus durable forme du goût pour le monde extérieur.

Le goût de la nature peut se satisfaire au milieu d'horizons très divers. C'est le hasard des causes qui décide. Cette effusion sentimentale et romantique, aurait pu, d'après l'analyse de Daniel Mornet, conduire les français vers la mer plus proche, vers l'Auvergne et les Vosges, mais c'est la Suisse, bien plus que les montagnes françaises, qui accueille d'abord les voyageurs.

Les auteurs de la deuxième moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle écrivent à propos des plantations; ils y prêtent un intérêt technique en même temps qu'ils y veulent une part d'émotion pour le cœur et d'agrément pour les oreilles. Ils sont simultanément des jardiniers et des gens de lettres. Outre la constitution et la géologie, la Suisse parle à l'âme et à la raison des touristes. Les traités de jardins et les récits des voyageurs vont permettre l'expression d'images de la nature. La langue subit une évolution dans l'art d'écrire et de décrire la nature en y ajoutant le pittoresque et les émotions. L'expression du sentiment de la nature se détache, par conséquent, des conventions.

La poésie commence à se soucier de cette nature révélée par les villégiatures et les voyages. Ces descriptions ne se soucient pas parfois de la lassitude du lecteur. Dans la formation et développement du sentiment de la nature, les arts, la science, la philosophie, les mœurs et les lettres ont joué un rôle important. La peinture, sans doute, devance les goûts moyens. Les peintres comme Watteau, Boucher et Vernet n'en sont que quelques exemples.

La nature s'impose à la méditation scientifique en même temps qu'elle parle aux yeux et au cœur. Ainsi, l'art, la science et la poésie de la Nature se mêlent indissolublement. La nature devient en cette fin du XVIII<sup>ème</sup>, une puissance philosophique. Retourner à la nature est devenu le dogme des voyageurs, des jardiniers, des constructeurs de doctrines :

La forme même du sentiment de la nature s'explique par l'impulsion générale qui substitue, à partir de Rousseau, les instincts du cœur aux déductions de la raison. On peut goûter la nature sans y chercher le prétexte des extases sentimentales et sans lui demander de refléter notre âme propre<sup>6</sup>

Rousseau s'est séparé du parti philosophique parce que la nature telle qu'il l'a comprise, n'est pas la nature des encyclopédistes dont les doctrines s'inclinent au matérialisme. La nature de Rousseau est mêlée de métaphysique idéaliste et la force de son génie impose aux goûts des contemporains des directions déterminées et révèle ainsi, à toute une génération, l'attrait tout-puissant de l'émotion provoquée par la nature inspiratrice et confidente. On attribue donc à Rousseau et à ceux qui le suivirent dans l'expression du sentiment de la nature, une des forces qui a transformé l'âme française.

En nous attachant à l'étude du lyrisme de la nature chez Alphonse Daudet, nous devons nous interroger sur le roman rustique dont Georges Sand est considérée comme le précurseur en France. Le roman se popularise; le récit historique fraye le passage à l'écrit rustique. Les deux "genres" annoncent le réalisme; ils ont en commun l'exactitude dans la description des lieux, l'évocation vivante des personnages, le dialogue familier et naturel.

---

<sup>6</sup> MORNET, Claude, *op. cit.* p. 257.

La révolution de 1848 a apporté des changements notables dans la façon de vivre des classes rurales.

L'équilibre séculaire est ébranlé et la classe campagnarde s'affirme pour le grand public. Les mauvaises récoltes et les crises politiques provoquent la migration vers la ville. Rudolf Zellweger informe que la grande effervescence révolutionnaire de 1848 passée, le roman rustique devient, entre les mains d'artistes plus sûrs, l'instrument du réalisme artistique. Les littérateurs de tous genres et souvent citadins, se plaisent avant tout dans la description impassible de choses vues ou vécues et voient le campagnard avec moins d'enthousiasme.

Vers la fin du siècle, le naturalisme découvre dans la campagne un sujet propice à des peintures chargées de couleurs sombres. À la même époque, le mouvement du régionalisme gagne de l'ampleur et va réhabiliter le paysan. Cependant, le roman rustique est toujours entre les mains du citadin qui exprime sa nostalgie de la vie des champs; pour le régionaliste, le roman rustique lui permet de chanter son amour du pays natal.<sup>7</sup>

En 1835, Lamartine publie *Souvenirs, Impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*; en 1858, Fromentin publie *Une année dans le Sahel*. Les deux récits décrivent des paysages que les auteurs contemplant et qui suscitent en eux le désir de décrire. Les auteurs s'approprient le paysage par les mots et veulent faire partager une expérience essentielle. Alors que Rousseau dans les *Promenades* décrit un lieu qui lui est consubstantiel, Lamartine et Fromentin décrivent un lieu de voyage.

Entre la révélation et la complexité du paysage se joue le travail d'écriture qui consiste en une organisation du paysage pour le mieux décrire. La qualité de décrire est un relais indispensable qui assure la fusion de l'esthétique et du moral et qui permet de comprendre qu'il n'y aurait point de description s'il n'y avait d'abord eu un sentiment d'amour envers le paysage. Les auteurs découvrent des affinités avec les lieux décrits et, de ces rencontres, se dégage un sentiment de vérité qui nourrit leur poésie.

---

<sup>7</sup> ZELLWEGER, Rudolf; *Les débuts du roman rustique. Suisse-Allemagne-France. 1836-1856*, Librairie E. Droz, Paris, 1941, p.338.

Le XIX<sup>ème</sup> siècle confie ses expériences de voyage au papier, souvent sous forme de journal ou de relation de voyage. La prise de notes sur les lieux et le journal, deviennent d'ailleurs, chez quelques auteurs, parmi lesquels nous trouverons Alphonse Daudet une méthode de travail, une démarche nécessaire, pré-opératoire.

Quel est donc le rapport de Daudet à la nature ?

En lisant l'œuvre d'Alphonse Daudet, nous nous rendons compte qu'il fait preuve d'un attachement particulier à la nature non seulement par son esprit d'observation très raffiné qui le conduit à tout observer et à tout sentir dans la nature mais aussi parce qu'il la met en rapport avec la condition et la souffrance humaines.

En effet, lorsqu'il nous parle de la liberté de la Chèvre de M. Seguin, ce n'est pas la vie de la chèvre qui est en question. Daudet pose, par là, le problème de la liberté et même celui de la limitation de l'être humain.

Comme auteur, Daudet exprime cet attachement à la nature. Nous nous rendons compte que son œuvre ne peut pas se détacher de ce sentiment-là; il ne peut pas se départir de cette émotion liée au sentiment de la nature.

Le sujet semble d'actualité par le fait qu'Alphonse Daudet traite des sujets tels que la croissance urbaine et l'engagement de l'homme dans le bien-être. Ces sujets ne sont pas, dans l'œuvre daudétienne, élevés au niveau de l'idéologie ou à un niveau de lutte exacerbée. Daudet est resté quelque peu mesuré et nous ne pouvons pas affirmer que son époque en a fait un grand homme défenseur de la nature. C'est sans doute à cause de cette mesure - aussi bien chez l'homme que dans l'œuvre - qu'il est mis entre les mains des enfants aussitôt qu'ils savent lire, même s'ils ne sont pas encore assez cultivés pour lire en profondeur.

Daudet s'interroge sur la façon dont les villes s'agrandissent et il se rend compte de la bagarre légitime de l'homme pour accéder au bien-être. La façon dont l'homme y

parvient, l'entraîne au-delà de la construction car il le fait au détriment d'une démolition de la nature. L'homme se fait piéger en croyant accéder à de meilleures conditions de vie.

Nous citerons, à titre d'exemple, le conte: *Wood'stown*, que Daudet sous-intitule "conte fantastique", extrait de *Etudes et paysages*, Robert Belmont.

*Wood'stown* est tout simplement l'histoire de la lutte entre l'homme et la nature. L'homme décide de construire une superbe ville au bord de la rivière. Pour ce, il fallait détruire toute la forêt. Le projet de l'homme semblait parfait. Il y aurait un port, des écoles, des églises, des bureaux pour l'administration, des rues parfaitement organisées. Oui, mais! L'énorme forêt se venge et reprend, par la violence même, son territoire. L'homme sort vaincu de cette lutte qui l'avait rendu hors la loi.

Quelle conception de nature se cache sous ce conte fantastique?

Il nous semble évident que Daudet met en valeur la forêt et qu'il nous en donne une conception proche du domaine du sacré. La nature est un élément sacré de l'environnement; elle héberge le sacré. Du latin "sacer", cette notion s'oppose à celle de profane, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une valeur qui dépasse l'homme et l'incite au respect. Dans son *Dictionnaire des religions*, Robert Jacques Thibaud nous informe que «*le sacré est une force supérieure redoutée.*»

L'homme n'a donc pas la permission de manipuler un espace sacré et d'y mettre ses projets salissants et polluants au risque d'en souffrir les conséquences.

Après la lutte, à *Wood'stown*, la sérénité revient. Daudet nous offre une description du lieu où la grandeur du sacré est rétablie :

Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes; et sous le ciel plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit aux bords du fleuve à l'horizon lointain. Plus de trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd d'écroulement, dernier écho de la ruine, ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Puis plus rien que le silence

vibrant, bruissant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Wood'stown.

La nature est donc redevenue un temple, et nous retrouvons l'idée partagée par d'autres poètes comme Baudelaire pour qui la nature «est un temple où de vivants piliers// laissent parfois sortir de confuses paroles» (*Spleen et idéal*, Correspondances - IV).

Ceux qui profanent la Nature, ne sont pas dignes de bonheur. Daudet nous exprime cette idée avec, par exemple d'Argenton, personnage de l'oeuvre *Jack* que l'on caractériserait aujourd'hui comme un "pauvre type". Il quitte Paris pour aller s'installer à la campagne; il l'a fait parce que c'était une mode. Qu'est-ce qu'il y est malheureux, à la campagne! Quel ennui! Pourtant, s'il regardait le paysage environnant, il pourrait goûter aux joies de la vie, aux bontés et aux vertus de la nature, il pourrait y puiser un remède à la fadeur de sa vie, mais en vain, car il ne possède aucune sensibilité. Il est d'une froideur extrême aussi bien envers les hommes qu'envers la Nature.

Le regard que Daudet porte sur le progrès ne peut pas se détacher d'un rapprochement à la nature comme s'il existait un rapport de subordination et de complémentarité entre les deux, mais ce rapport n'est pas à même d'être inversé, c'est-à-dire que chacun devrait pouvoir respecter la place de l'autre.

Voyons par exemple comment Daudet nous décrit la construction d'une machine à vapeur dans une usine à Indret. Tous les ouvriers sont contents, euphoriques même, d'avoir participé à la construction de la machine. Ils font la fête et vénèrent cette lourde mais oh! combien étincelante machine. Un des ouvriers s'est fait écraser; cependant la fête continue. Voyons comment la nature est appelée à faire part de cette fête:

Alors un petit fifre alerte et vif se fit entendre, et la machine commença à s'ébranler sur les rails, le cuivre, le bronze, l'acier étincelant dans sa masse, et son engrenage de bielles, de balanciers, de pistons remué avec des chocs métalliques. Ainsi qu'un monument terminé que les ouvriers abandonnent, on l'avait ornée tout en haut d'un énorme bouquet de feuillage surmontant tout ce travail de l'homme comme une grâce, un sourire de la nature. Tandis que, là-bas, l'énorme masse de

métal avançait péniblement, en haut, le panache de verdure s'abaissait, se relevait à chaque pas et bruissait doucement dans l'air pur.

Ce bouquet de feuillage, bien qu'il ait été ôté à son environnement, est un défi à la liberté que l'homme semble avoir oublié de conquérir pour se renfermer dans les chaînes d'un progrès, étincelant, certes, mais qui le tue progressivement. Ce jour-là, un ouvrier est mort. Aucune compassion n'a été éprouvée par les hommes, trop aveuglés par la machine. Seule, la branche d'arbre souriait, libre.

Alphonse Daudet analyse également et avec beaucoup de subtilité, le rapport entre la froideur de la ville industrielle et la qualité de vie à la campagne. Une des notes de ses carnets inédits, et que son secrétaire André Ebner a consignée dans l'œuvre *La Doulou* témoigne la comparaison entre l'emprisonnement de l'homme dans la ville industrielle et le bonheur offert par la campagne :

Matins d'été dans une ville industrielle, grand mur; chaînes de fer tenant des cheminées hautes. Langes; linges. Toutes les voix qui sortent; le rideau rouge. Voix de femme d'un ouvrier qui a des serins et des fleurs sur sa fenêtre; tous les matins en arrosant ses fleurs elle dit avec la même intonation: "Les personnes qui sont à la campagne en ce moment doivent être bien heureuses."

Cette femme d'ouvrier qui vit dans une double prison, à savoir la ville et son appartement, exprime sa conception de bonheur: vivre à la campagne.

Le bonheur, pour Alphonse Daudet, s'exprime par le rapport à la nature dont il n'a jamais cessé de louer les vertus ni de clamer les droits. Bien qu'il n'ait pas, expressément, fait l'appel à un retour à la nature, l'œuvre daudétienne établit un parallèle entre le caractère déshumanisant des villes et la splendeur de la nature. Ayant pris conscience de cela, Daudet enseignait la nature comme un principe d'éducation et de valeur morale.

Son fils Léon affirme que son père lui donnait des leçons de nature; il lui apprenait à distinguer les plantes et les oiseaux mais aussi à sentir la nature, à la vénérer. Il enseignait le rapport de l'homme à la nature que seules la solitude et la retraite permettent d'établir.

L'étude de l'œuvre de Daudet nous permet d'affirmer qu'il est un écologiste avant l'heure. De la lecture de *Jack* ; de *Robert Helmont*, de *La Petite Paroisse*, de *La Doulou* ou de *Notes sur la vie*, entre autres, il se dégage une conception de bien-être aussi bien qu'une politique d'environnement qui reposent sur le rapport harmonieux de l'homme à la Nature. L'homme ne peut obtenir son équilibre que par le maintien réfléchi de ce rapport. Daudet s'offre à son lecteur comme exemple.

Certains critiques veulent présenter Daudet soit comme parisien soit comme homme du Midi. Or, D'après notre étude, s'il est aisé de constater des différences entre un paysage provençal, un paysage corse ou un paysage parisien, ces différences-là tiennent à une différence régionale que Daudet a su accentuer, mais pas à une différence d'attitude face à la nature.

Il s'agit d'un même lyrisme face à de différents éléments de la nature. Malgré la diversité régionale, la nature subit le même traitement; elle est à même d'offrir des sensations telles que l'enchantement et la sublimation. La richesse régionale en est d'autant plus mise en relief; Daudet sait en saisir les aspects les plus représentatifs.

Car cet homme qui se disait "une machine à sentir" a su transposer dans ses œuvres le foisonnement fastueux des éléments de la nature avec des couleurs, des lumières, des mouvements, des métamorphoses; il était enclin à tout observer dans le moindre détail. Par ses descriptions, Daudet a su traduire aussi bien le mouvement du vent sur un roseau que le mouvement de la terre lors de l'éclosion des plantes que la grandeur d'un paysage reflété sur l'eau, que la tristesse d'un arbre dénudé, c'est l'expression même d'une poésie de la nature.

## WOOD'STOWN

### Conte fantastique

« L'emplacement était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors abritée tout autour par des collines boisées, la ville descendrait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière Rouge, à quatre milles seulement de la mer.

Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'oeuvre; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait de l'autre, se rajeunissait de ses blessures; et chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville à peine tracées étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour venir à bout de cette résistance où s'émoissait le fer des cognées et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplit l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres au-dessus flambaient comme des cierges. La forêt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et la fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, toute en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, Wood'stown - comme on l'appela - fut vite peuplée par les essuyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois milles d'arbres gigantesques. Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, ces toits innombrables abaissés l'un vers l'autre jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards!

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une

*muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps - un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de sources -, le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. « C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera. »*

*Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'oeil; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.*

*Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria: « Regardez donc la forêt! » et l'on s'aperçut avec terreur que depuis deux jours le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes s'allongeaient jusqu'aux premières maisons des faubourgs.*

*Alors Wood'stown commença à comprendre et à avoir peur. Évidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve; et ses arbres, abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Et que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient?*

*Pourtant tout le monde se mit bravement à l'oeuvre avec des faux, des herses, des cognées; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques, envahissait les rues de Wood'stown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de*

*petits becs jaseurs. En une nuit les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses. Puis comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes qui cherchent des abris sûrs, au creux de ces arbres si vite poussés installaient leurs rayons de miel comme une preuve de durée.*

*Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient aux bras des bûcherons, garrotaient leurs mouvements. D'ailleurs les maisons étaient devenues inhabitables; les meubles chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient, percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajous; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'est fini. Il fallait fuir.*

*À travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Wood'stown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle.*

*Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes; et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit des bords du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd d'éroulement, dernier écho de la ruine, ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Puis plus rien que le silence vibrant, bruissant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Wood'stown...»*

Daudet, Alphonse; «Études et paysages», Robert Helmont